

22 AOÛT > RÉCIT France

Illusions perdues

Maryse Condé raconte ses années africaines, dures mais décisives pour son œuvre à venir.



A l'en croire, Maryse Condé aurait, jusqu'à présent, édulcoré, voire falsifié sa biographie dans ce qu'elle a de plus intime : sa jeunesse, ses amours, sa famille. Paradoxe apparent chez cette femme qui se veut passionnément éprise de vérité. Le grand écrivain a décidé de passer aujourd'hui aux aveux. Cela nous vaut un livre à la fois personnel et universel, où elle ne cherche à aucun moment à se justifier ni à se donner le beau rôle : elle reconnaît par exemple, à plusieurs reprises, n'avoir pas été, en dépit de tout son amour, la mère que ses quatre enfants étaient en droit d'attendre. Son fils Denis, en particulier, devenu écrivain à son tour et mort du sida en 1997, lui inspire ses pages parmi les plus émouvantes.

La vie sans fards débute en 1958, lorsque Maryse Boucolon, jeune Guadeloupéenne issue de la petite bourgeoisie « Grands Nègres » de Pointe-à-Pitre, fait la connaissance à Paris du comédien guinéen Mamadou Condé, qui va devenir son mari et le père de ses filles. Le garçon, lui, est le fils d'un Haïtien qu'elle a follement aimé, tout comme elle voue à son pays, Haïti, à sa culture et à ses écrivains une grande passion. En ce temps-là, la décolonisation était en marche, l'Afrique et ceux qui l'aimaient en pleine effervescence. Au contact de Condé, Maryse décide de se réapproprier ses « racines », d'aller vivre sur le continent afin de l'aider à se construire. Elle y passera sept années, en Côte d'Ivoire, au Sénégal, en Guinée, au Ghana, avec même une excursion au Dahomey – qui ne s'appelait pas encore le Bénin. Dans des conditions éprouvantes, qui conduiront ses yeux à se dessiller, ses illusions à se perdre. « *La Négritude n'était qu'un grand beau rêve. La couleur ne signifie rien* », écrit à un moment Maryse Condé. Phrases terribles pour une femme noire qui s'est toujours voulue militante anticolonialiste, défenseur de ses frères de « race » (« *le mot, note-t-elle, n'était pas encore problématique comme il l'est aujourd'hui* ») et intellectuelle engagée. Sous l'influence de Condé, elle adhère aux idées des soi-disant « pères des indépendances africaines », Sékou Touré en Guinée, Kwame Nkrumah au



Maryse Condé

“*La Négritude n'était qu'un grand beau rêve. La couleur ne signifie rien.*”

Ghana, qu'elle a croisés. Ces derniers se révèlent des dictateurs féroces, qui, sous couvert de marxisme tiers-mondiste, ont entravé, spolié leurs pays et leurs concitoyens quand ils ne les ont pas massacrés, tout comme les sanguinaires Duvalier Père & Fils en Haïti. Dans son élan, elle va jusqu'à renoncer à sa nationalité française pour devenir guinéenne, erreur qu'elle reconnaîtra par la suite, lorsque cela lui vaudra, en 1966, d'être expulsée du Ghana en tant qu'espionne !

Maryse Condé, sans diplômes, formation ni appui, a été enseignante dans des conditions misérables, juste de quoi nourrir les siens. Elle a dû déménager plusieurs fois, souvent au gré de ses amours, douloureuses. Au Ghana, pays des mâles paradant, elle se fera même violer. Sur-

tout, elle sera souvent victime d'ostracisme de la part de ses « frères africains », qui la traitent de « *toubabesse* » – l'injure suprême, celle réservée aux colons blancs ! Elle se rend compte du profond antagonisme entre les Antillais, les Noirs américains et les autochtones, que la couleur de leur peau, seule, ne saurait fédérer.

A la fin de son livre, Maryse Condé a quitté l'Afrique, désillusionnée mais sûre que la deuxième partie de sa vie sera plus clément : à 42 ans, elle va devenir enfin écrivain. Quant à l'Afrique, coulée dans « *les replis de son imaginaire* », « *elle ne serait plus que la matière de nombreuses fictions* ». *Ségou*, par exemple (Robert Lafont, 1984-1985), qui l'a rendue célèbre et lui a valu des polémiques de la part de critiques africains : l'auteur n'aurait rien compris au Mali. Peut-être Maryse Condé racontera-t-elle tout ça un jour...

JEAN-CLAUDE PERRIER

Maryse Condé

La vie sans fards

JC LATTÈS

TIRAGE : 9 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 334 P.

ISBN : 978-2-7096-3685-8

SORTIE : 22 AOÛT



9 782709 636858

22 AOÛT > ROMAN France

Le roi des ombres

Laurent Gaudé revisite la destinée d'Alexandre le Grand, qui le fascine depuis longtemps.



On pense, parfois, à une oraison funèbre d'André Malraux. A un trône incantatoire. Et ce n'est pas un hasard. Comme nombre d'écrivains, Malraux était fasciné par Alexandre le Grand, l'homme qui se bâtit un destin, à qui il a consacré un fort beau texte, *Roi, je t'attends à Babylone*, au début des années 1970. Peut-être Laurent Gaudé l'a-t-il lu, qui, lui aussi, nourrit depuis longtemps une véritable passion pour le conquérant macédonien, tel que la mort l'a figé, à Babylone, en 323 avant Jésus-Christ. Écrivant pour le théâtre, Gaudé avait déjà évoqué Alexandre dans sa pièce *Le tigre bleu de l'Euphrate*, parue en 2002 chez Actes Sud-Papiers. Il lui dédie aujourd'hui un roman polyphonique, conçu comme un cortège de tableaux, où sont convoqués quelques-uns des protagonistes d'une histoire hors du commun, en train de s'achever en même temps que la vie d'un roi blond de 33 ans.

Lorsque s'ouvre le rideau, Alexandre est proche de la mort. Dans la salle d'apparat du palais de Babylone, il repose, en proie à la fièvre et au délire. Parfois, il se sent mieux, bénéficie d'une rémission, et s'adonne à l'une de ces beuveries barbares dont il partage le goût, depuis toujours, avec ses frères



Laurent Gaudé

macédoniens. Alors, il ressemble à un « *pantin ivre* ». Mais de quoi meurt le maître du monde, dont le royaume s'étend du nord de la Grèce jusqu'à l'Indus ? De ses excès, de malaria ? Ou bien empoisonné par Iolas, son échanton, fils d'un dignitaire qu'il a fait exécuter ? Nul ne le saura. Alexan-

dre, lui, essaie de tenir jusqu'à l'arrivée de Sysigambis, la vieille reine, mère de Darius et magicienne – qui ne pourra rien faire pour lui. Dryptéis l'accompagne, fille de Darius et veuve d'Héphaestion, l'ami de cœur d'Alexandre. La jeune femme, qui est aussi la sœur de Stateira, l'une des épouses du roi, est mère d'un enfant de lui, qu'elle doit cacher et protéger : bientôt se déchaînera une lutte à mort pour la succession et le partage de l'empire entre Perdikkas et Ptolémée.

Alexandre espère surtout le retour d'Erichéops, le messager qu'il a dépêché en Inde, au péril de sa vie, vers le roi Dhana Nanda, souverain du pays du Gange. Il est venu le défier au nom de son maître, qui regrettera toujours de n'avoir pas pu, abandonné par ses soldats, franchir l'Indus.

Alexandre finit par mourir. Et ses compagnons se disputent son corps. Sera-t-il ramené à Pella, l'antique capitale de la Macédoine, et inhumé auprès de son père Philippe ? Ou bien gagnera-t-il Alexandrie, capitale de l'Égypte, fondée par lui en 332 avant J.-C. ? Cet ultime mystère du roi des ombres hante Laurent Gaudé, qui lui a inventé une solution aussi séduisante qu'audacieuse, quelque part sur les bords du Gange.

J.-C. P.

Laurent Gaudé
Pour seul cortège

ACTES SUD

TIRAGE : 80 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-330-01260-1

SORTIE : 22 AOÛT



9 782330 012601

16 AOÛT > ROMAN France

Chutes et rechutes

A travers l'amour fantasmé d'une écrivaine à son psychanalyste, **Catherine Safonoff** évoque en une sorte de journal digressif, la vive ardeur du désir.



C'est l'histoire d'« *une septuagénnaire qui s'amourache de son psy* ». Voilà comment l'écrivaine genevoise Catherine Safonoff résume elle-même, à la fin, l'intrigue de son nouveau livre qui prend place dans la lignée de ses récits d'inspiration autobiographique. Les séances qui s'étalent sur un an et demi avec l'élégant docteur Ursus, consulté pour dépression et longue addiction aux médicaments, sont en effet le fil d'Ariane de ce vrai-faux journal digressif, fait de courts chapitres et placé sous le signe du fantasme amoureux et du métier d'écrire, du désir et de la chute.

Un classique transfert ? Pas vraiment, car l'attraction de la patiente pour son thérapeute apparaît dès les premiers rendez-vous, en même temps que l'évidente certitude de l'impossibilité de la relation. Tout plaît à l'amoureuse :

le soin coquet que le docteur porte à sa tenue, son parfum, ses chaussures, son crâne rasé, sa trace d'accent étranger, sa « *loquacité affable* »... Elle guette, interprète les maigres signes d'une éventuelle réciprocité de l'intérêt, dis-que les moindres modulations dans le timbre de sa voix. Tandis que le médecin, imperturbable et professionnel, ne donne pas prise. Assez vite, elle l'avertit qu'elle écrit sur lui. Puisque c'est sa manière à elle de donner forme et sens à ce qu'elle ressent. Le médecin et l'écriture, deux obscurs objets du désir qui se nourrissent l'un l'autre.

Ces manœuvres de séduction, ces demandes d'attention presque toujours frustrées, pourraient être pathétiques si une lucidité aigüe et une autodérision mélancolique ne venaient innervier ce tragique ordinaire de l'amour à sens unique. Avancant par ellipses, par associations, Catherine Safonoff sautille entre le grave et le léger, les anecdotes de la vie quotidienne et les souvenirs lourds. Ainsi l'évocation récurrente de la mère, récemment décédée, qui a légué « *la supérieure langue secrète des femmes* »

et l'argent pour vivre de l'écriture, et celle du père, qui s'est suicidé. « *Je n'ai jamais écrit que pour me frayer un chemin entre l'absentement de ma mère et la violence de mon père.* »

Jardiner, cueillir des légumes, se promener avec un baladeur sur les oreilles, écouter la radio, accueillir ses enfants, installer un nichoir dans un arbre, donner des cours à un enfant de 9 ans, arpenter la ville à vélo... La vie entre les rencontres avec le docteur Ursus est faite du temps qu'il fait et de celui qui passe, dans l'appréhension de la fin.

Et malgré les chutes, réelles – pieds pris dans le paillasson, accidents de bicyclette... – et métaphoriques – lapsus, rechute dans le processus de sevrage... –, qui émaillent la thérapie, nulle vieillesse ne parvient à décolorer la verdure d'âme, à avoir raison de l'éternellement vif désir d'aimer. Et d'écrire, ce qui, pour Catherine Safonoff, forme un tout.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Catherine Safonoff

Le mineur et le canari

ZOÉ

TIRAGE : 2 500 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-88182-872-0

SORTIE : 16 AOÛT



9 782881 828720

30 AOÛT > ROMAN France

L'araignée sur l'épaule

Remarquée pour son premier roman, *France 80*, Gaëlle Bantegnie réussit l'épreuve du deuxième avec *Voyage à Bayonne*.



Gaëlle Bantegnie avait opéré une entrée réussie avec *France 80* (Gallimard, « L'Arbalète », 2010). Un coup d'essai mettant en scène deux personnages issus de la classe moyenne : une adolescente, Claire Berthelot, et un technico-commercial, Patrick Cheneau. Elle nous revient avec *Voyage à Bayonne*, qui se déroule à la fin de la décennie suivante et compte deux protagonistes.

Emmanuelle Constantin et Boris Duval vivent ensemble depuis plus de deux ans et partagent un lit de 140 dans un T3 à Angers. Emmanuelle a 25 ans, enseigne la philosophie à des terminales S au lycée Olympe-de-Gouges. Cette jeune femme, qui aime la poésie d'Emmanuel Hocquard et l'émission « Questions pour un champion », a entrepris de lire Leibniz dans l'ordre chronologique, de reprendre le footing et les abdominaux.

Son quotidien vacille quand Boris lui annonce, puisque, selon ses propres mots, il se sentait « en proie à une certaine culpabilité », qu'il a couché

avec une collègue, professeure de lettres. Pour les vacances, Emmanuelle part chez ses parents qui habitent Quimper, portent des vestes Quechua et roulent dans une Peugeot 405. Au lieu d'aller visiter Pompéi, le couple prend la direction du Pays basque dans sa Clio rouge métallisé, à essence, sans climatisation ni ouverture centralisée.

Ils font escale à Vannes pour voir un ami de Boris ; à Nantes, le temps d'avaler deux parts de tartes chez belle-maman ; au Courtepaille de Niort. Leur tente à sardines, ils la plantent d'abord à Tarnos-Plage, dans les Landes, à dix kilomètres de Bayonne. Sauf qu'Emmanuelle a de plus en plus l'impression d'être suivie par une araignée géante aux pattes velues... Gaëlle Bantegnie affine la formule de *France 80*, multipliant les détails et posant un regard sociologique sur une époque et des personnages apparemment normaux. Le résultat donne à nouveau un roman doux-amer, drôle et intrigant à la fois.

ALEXANDRE FILLON

Gaëlle Bantegnie
Voyage à Bayonne

GALLIMARD,
« L'ARBALÈTE »

TIRAGE : 4 500 EX.
PRIX : 15,90 EUROS ; 176 P
ISBN : 978-2-07-013839-5
SORTIE : 30 AOÛT



9 782070 138395

22 AOÛT >

PREMIER ROMAN France

La reine est née



« *Elo* », c'est Eloïse Lenoir. Une jeune femme mariée à Rodolphe et mère d'une petite Prune. L'héroïne du coup d'essai singulier d'Aurélia Bonnal, à paraître dans la collection « Qui vive » de Buchet-

Chastel, est écrivaine, un peu bobo sur les bords. Elle fait du yoga, collectionne les cannes, traîne sur Facebook. Elo a publié un premier roman largement autobiographique, *Le claquement de porte*. Elle y mettait en scène Romane, une adolescente rousse de 15 ans qui écoutait sur son walkman la voix poignante de Morrissey, parfaite pour accompagner sa douleur. Comme elle, Romane avait quitté son alcoolique de mère, était partie avec ses Doc Martens et son sac à dos usé, décidée à être « n'importe qui d'autre ».

La seconde voix de *The queen is dead* est celle



Aurélia Bonnal

de Bert. Lui a plus de 40 ans. Il est guitariste dans un groupe de rock et « employé de marchand de vin » dans son Sud natal. Bert s'est laissé aller, n'a pas pris sa vie à bras-le-corps et partage une « existence sans remords » avec Bibi. Il n'a pas mis longtemps à se reconnaître dans *Le claquement de porte* et à retrouver la trace d'Elo avec laquelle il trinquait jadis à l'amitié virile et qu'il n'a jamais oubliée.

Née en 1974, animatrice d'un blog littéraire, Aurélia Bonnal s'interroge ici sur le rapport à l'écriture, à la fiction et à l'autobiographie. Porté par la musique des Smiths, groupe anglais majeur des années 1980, *The queen is dead* parle, avec style et avec fièvre, de naissance, de renaissance et de réconciliation. Une auteure à suivre. AL. F.

Aurélia Bonnal
The queen is dead
BUCHET-CHASTEL

TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 16 EUROS ; 176 P
ISBN : 978-2-283-02607-6
SORTIE : 22 AOÛT



9 782283 026076

23 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Daddy cool

Recherche du père et divagations inspirées autour de l'exil. Avec *Le meilleur des jours*, son premier roman mélancolique et drôle, Yassaman Montazami signe une entrée en fanfare dans le paysage littéraire.



Deux hommes d'un âge certain, dont l'un est l'amant de la femme de l'autre, chantant et dansant ensemble au rythme du *Daddy cool* de Boney M, cela n'existe pas. Une docte conversation entre exilés iraniens pour déterminer si le fait qu'elle fût clitoridienne puisse être la raison de la répudiation de la princesse Soraya, pas davantage. Une thèse (colossale et inachevée par nature) tendant à prouver que rien n'a échappé à l'observation sagace de Karl Marx, aucun secret, pas plus ceux des statues de l'île de Pâques que du monstre du Loch Ness, encore moins. Cela n'existe pas, bien sûr ; mais cela a existé et composé quelques-unes des mille et une facettes d'un homme qui, mort comme vivant, savait tout faire, sauf peut-être se laisser oublier. C'était le père de Yassaman Montazami. Il s'appelait Behrouz. En persan, cela signifie « le meilleur des jours »...

Française depuis l'âge de 3 ans, Yassaman Montazami est née à Téhéran de parents iraniens de culture musulmane et athées. Avec ce *Meilleur des jours*, son premier roman, dont il n'est pas interdit de penser qu'il est avant tout un récit, elle fait preuve d'une belle audace justement récompensée. Adresse au père disparu en même temps que chant d'exil, le livre aurait pu charrier, comme trop souvent en pareil cas, un torrent limoneux de bons sentiments, se livrer à un quelconque chantage compassionnel. Ces vulgarités-là ne semblent pas être le genre de la maison. Montazami désamorce ce risque par l'adoption d'un ton très intrigant, empreint tout à la fois de loufoquerie et de gravité. On songe en la lisant au scénario qu'aurait pu en tirer un Ettore Scola ou un Fellini première manière. On songe aussi – et c'est moins surprenant mais tout aussi flatteur – à la façon dont Kéthévane Davrichewy avait résolu ces mêmes problèmes dans sa *Mer Noire* (Sabine Wespieser, 2010). On songe enfin, que ce serait bien le diable si un beau livre n'en annonçait pas d'autres.

OLIVIER MONY

Yassaman
Montazami

**Le meilleur
des jours**

SABINE WESPIESER

TIRAGE : 6 500 EX.
PRIX : 15 EUROS ; 144 P
ISBN : 978-2-84805-116-1
SORTIE : 23 AOÛT



9 782848 051161

22 AOÛT > ROMAN France

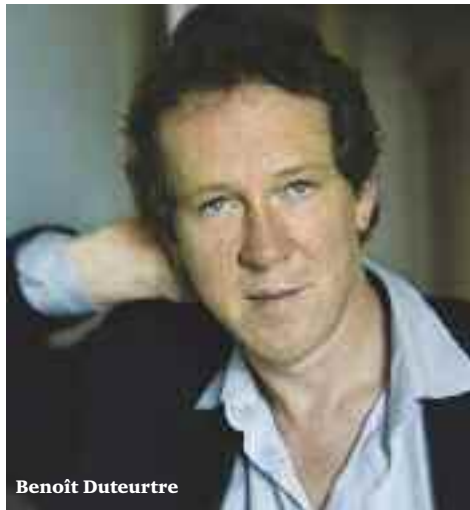
Ex-fan des eighties

Benoît Duteurtre campe, dans la jungle parisienne des années 1980, un Rastignac normand qui lui ressemble comme un frère.



Contrairement à ce que le titre du roman, en forme de clin d'œil balzacien, pourrait laisser croire, Jérôme Demortelle, le héros de Benoît Duteurtre – dont il avoue à la fin qu'il « [lui] ressemble comme un frère » – n'est pas Rastignac. Ce n'est pas du tout un jeune provincial ambitieux, assoiffé d'honneurs et d'argent, qui monte à Paris afin de réussir à tout prix en mouillant sa chemise. Jérôme est un petit-bourgeois dieppois, « un punk de bonne famille » qui, à 19 ans, s'émancipe sous prétexte de licence d'histoire de l'art à la Sorbonne, et va en profiter pour mener la douce vita parisienne.

Bien vite, il ment à ses parents, envoie ses études par-dessus les moulins, et commence à fréquenter les milieux interlopes de la bohème parisienne. Pianiste, fan de jazz, de funk, de groove, notre ami voudrait bien réussir dans la musique, composer, faire des tubes. Devenir certes riche et célèbre, mais en ne fichant pas grand-chose. Ses nuits sont plus belles que nos jours, passées à picoler avec la tyrannique Mina, chanteuse réaliste qui le fait débiter sur scène,



Benoît Duteurtre

et surtout à se camérer à la coke avec Serge, Manuel et les autres... Paris, en ce début des années 1980, c'est les clubs des Halles, les Bains-Douches, le Palace, la chnouffe et l'élection de François Mitterrand. Pour Jérôme, c'est aussi les tapins de la rue Sainte-Anne et quelques rares expériences, puisqu'il se décide enfin à assumer son homosexualité tout en jouant un temps le gigolo hétéro afin de se payer ses fringues, ses drinks et sa poudre.

Tout ça n'est pas très reluisant, et le personnage semble un peu falot. Son épopée parisienne est

entrecoupée de quelques flash-back normands, ou de topos sur les night-clubs de l'époque, le trou puis le forum des Halles jusqu'à sa récente destruction. On a même droit à une petite conversation avec le maire de Paris, Bertrand Delanoë...

Le récit progressant, agréablement mené comme toujours par un écrivain qui sait y faire, on n' imagine pas comment tout ça va se terminer : en drame ou en bluette ? Et justement, avec ses épi-logues « interactifs », Benoît Duteurtre donne le choix à son lecteur. On préfère la deuxième fin : Dumortelle n'a pas l'étoffe d'un héros tragique. Son naturel bourgeois (de gauche) ne demande qu'à revenir au galop.

A nous deux, Paris ! voudrait se situer dans la veine autofictionnelle de Benoît Duteurtre, celle des *Pieds dans l'eau*, de *L'été 76*, ou du *Retour du Général*, tous épatants. Mais n'y parvient pas vraiment. Le roman souffre de longueurs, de ses digressions documentaires. Demeurent le charme du petit monde de l'auteur, la vivacité de son style. Mais il devrait peut-être mettre un temps sa proximité sur « pause » et revenir avec un livre plus ambitieux. J.-C. P.

Benoît Duteurtre

A nous deux, Paris !

FAYARD

TIRAGE : 12 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 336 P.

ISBN : 978-2-213-62998-8

SORTIE : 22 AOÛT



9 782213 629988

22 AOÛT > ROMAN France

Frères de sang

Le nouveau roman autobiographique de **Jeanne Cordelier** rend hommage à ses frères et sœurs, complices d'enfance et de douleur.



Voici de retour, avec sa langue directe et fleurie, Jeanne Cordelier, réchappée d'un destin à la Zola. Dans la lignée de *Reconstruction* (Phébus, 2010) qui reconstituait sa sortie vers la lumière, après la violence de l'enfance et celle de la prostitution,

l'écrivaine autodidacte, auteure du best-seller *La dérobade* réédité en 2010, plus de trente ans après sa parution, et qui reparait dans la collection « Libretto », retourne une nouvelle fois sur son passé et gravit les marches de l'*Escalier F*, pour offrir un tombeau, avec fleurs de trottoirs et couronnes d'épines, à ses quatre frères et à sa sœur aînée, fratrie soudée à la vie, à la mort, aujourd'hui en partie décimée. C'est donc Danielle dite Dany, devenue Jeanne, la troisième, née en 1944, qui raconte. Celle qui, installée en Suède depuis des années, ayant suivi son mari Val dans tous les recoins de la planète, a fui bien loin du sixième



Jeanne Cordelier

étage de l'immeuble du 14^e arrondissement où elle a vécu avec sa famille, à neuf dans deux pièces. Serrés les uns contre les autres, dans une promiscuité brutale : les six frères et sœurs nés entre 1937 et 1957, la mère Andrée, une Folcoche qui avaient les insultes et la main lèstes, le cousin Michel et le père incestueux, déjà dénoncé dans les livres précédents.

Le ton du livre fait écho aux liens tissés au sein de cette fratrie maltraitée : la tendresse est pudique, l'attention bourrue. On a l'amour vache mais résistant aux chocs, car fondé sur une forme de loyauté primitive, de solidarité face aux coups « qui pleuvent ». Puisqu'il a bien fallu faire front, ensemble, devant le malheur du monde s'acharnant sur cette famille, ses membres très tôt salement cabossés, puis tombant les uns après les autres, vaincus par le chômage, l'alcool, le cancer, rattrapés par la misère qui tue : Christian, le premier, puis Michel, le mari de Lucette, la belle Lulu, la grande sœur qui suivra « son homme » de près.

Avec cette énergie des guerriers de la vie, qui fait penser à celle d'une Christiane Rochefort, Jeanne Cordelier offre une oraison affectueuse et sans fard à ses proches. L'hommage de celle qui est revenue des enfers à ces chers anonymes qui n'ont pu s'en échapper.

V. R.

Jeanne Cordelier

Escalier F

PHÉBUS

TIRAGE : 6 500 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 144 P.

ISBN : 978-2-7529-0754-7

SORTIE LE 22 AOÛT



9 782752 907547

29 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Des hommes à la mer

Un premier roman ambitieux qui tisse vers Manille, Mourmansk ou Valparaíso, des lignes de fuite par-delà les océans.



« La mer fascinera toujours ceux chez qui le dégoût de la vie et l'attrait du mystère ont devancé les premiers chagrins, comme un pressentiment de l'insuffisance de la réalité à les satisfaire », écrit Proust dans *Les plaisirs et les jours*. Les protagonistes du premier roman de Nicolas Deleau sont assurément attirés par l'océan. Avec *Les rois d'ailleurs*, on s'inscrit dans la veine des récits de mer à la Conrad ou à la *Moby Dick*, qui donnent lieu aux descriptions baignées d'embruns.

Au Bart t'abat de Dunkerque, le troquet de Robert, un Pragois s'est échoué dans ce port du Nord où passent des marins du monde entier. S'y réunit également un groupe d'amis qui refont le monde, trop étroit pour leur haute vision de la vie. « Je suis parti loin du brouet universitaire, des suffisances artistiques, des petits fous écœurants et des cocktails merdiques. Je quitte sans regret et la fleur aux dents les songe-creux, les parle-creux, les fesse-mathieux de la pensée et du verbe ! » Thomas confesse sa révolte au père Raoul qui l'hé-

berge à Manille. Job, lui, a embarqué sur un cargo où il rencontre Jean, meurtrier de son unique amour. Après quinze ans de prison, le capitaine erre sur les flots comme pour laver le sang de son crime. Fanch a décidé de partir à Mourmansk, le port russe sur la mer de Barents, aux confins de l'Arctique, à bicyclette. Pas d'histoires de marins sans filles de marins ni alcool à forte dose. Bords de Valparaíso, bouges philippins, tous les récits convergent vers Dunkerque où sont restés Yannôs et le barman Robert. Ce roman ambitieux est polymorphe et insère différents plans de narration : les paysages et les expériences se racontent dans les lettres qu'adressent les voyageurs aux amis du Bart t'abat. Et toutes ces aventures sont elles-mêmes traversées par la quête d'un personnage énigmatique, Dimitri, le musicien des mers, légendaire comme le Kurtz du *Cœur des ténèbres* de Conrad, mais dont l'art plus que la cruauté forge le mythe. C'est que, dans *Les rois d'ailleurs*, le grand bleu se colore de nuances oniriques, visionnaires, voire hallucinées. SEAN J. ROSE

Nicolas Deleau

Les rois d'ailleurs

RIVAGES

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 368 P.

ISBN : 978-2-7436-2378-4

SORTIE : 29 AOÛT



23 AOÛT > ROMAN France

Initiation

Dans un roman-fable tempétueux, Agnès Desarthe met en scène un jeune homme au cours d'une partie de chasse qui tourne mal.



Sur les encouragements de sa compagne Emma qui souhaite les voir « s'intégrer », Tristan accompagne à la chasse trois hommes du village où le couple habite depuis quelques années. Le jeune homme, poussé trop vite auprès d'une mère malade,

se sent déplacé dans ce groupe de copains de longue date, plus âgés. Mal à l'aise avec leur complicité virile dont il ne connaît ni le langage, ni les codes. Inquiet quand le ton monte, maladroit, il joue le jeu pour trouver sa place dans ce monde d'hommes, lui qui, sans père, n'a connu que la solitude et la compagnie directive des femmes : sa mère, morte quand il avait 16 ans, Astre, une cousine intrigante, Mrs Klimt, logeuse attentionnée lors d'un long séjour en Angleterre, et Emma, rencontrée à Londres à la sortie de l'adolescence... Mais la partie de chasse tourne au rituel d'initiation quand il faut improviser dans l'urgence, sous un orage de « fin du monde », le sauvetage d'un des hommes, tombé dans un trou. Pris dans une tour-

mente qui chavire à la fois la nature et le cœur des humains, le novice va se raconter au chasseur blessé et agressif qui réclame des histoires pour tromper l'attente des secours, se remémorer le garçon raisonnable, docile, solitaire et inexpérimenté qu'il était. Pour comprendre, dans cette lutte inédite contre un ennemi sans contours, quelques redoutables leçons de vie.

Dans ce roman tempétueux, on retrouve les talents de conteuse de l'auteure de *Dans la nuit brune*, sa foi dans l'imaginaire. Ponctuant le récit réaliste, les monologues d'un docte lapin de garenne sur lequel l'apprenti chasseur a tiré mais qu'il cache, encore vivant, dans sa gibecière font écho aux épreuves du héros. Les interventions futées de l'animal sur les mérites comparés des bêtes et des hommes, sur les atouts du terrier, l'intérêt du pelage, la puissance de l'instinct, les meilleures stratégies de fuite devant le danger, etc., accompagnent la mue du jeune homme. Et c'est dans ses pas que Tristan au Pays des merveilles fait son entrée dans l'âge adulte.

V. R.

Agnès Desarthe

Une partie de chasse

L'OLIVIER

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 16,50 EUROS ; 156 P.

ISBN : 978-2-87929-998-3

SORTIE LE 23 AOÛT



22 AOÛT >

PREMIER ROMAN France

Une fille hésite



Au début, il y a une fille. Elle hésite. Être ou ne pas être. Aimer ou se laisser aimer. Se tenir sur la ligne de crête entre laisser faire et laisser aller. Elle s'appelle Marie-Laure, se fait appeler Victoria et répond parfois aussi au prénom d'Agathe. Elle est un peu échouée sur les rivages soumois de la trentaine qui vient. Pour être gentil, on pourrait dire que c'est une rêveuse. Autour d'elle, Marc-Ange, un sociologue en panne d'inspiration, qui fut son professeur avant d'être son compagnon. Marc-Ange rêve aussi, de Pierre Bourdieu : « *M. Pierre Bourdieu est un sociologue très célèbre qui a inventé la misère du monde qui ne lui avait rien demandé et qui est mort d'autre chose. Marc-Ange en rêve très souvent depuis quelques années. Le problème de la reconnaissance des pairs et de tuer le sien, relèveront du tac au tac les esprits informés.* » Il y a aussi le fils du sociologue, dit « le Petit », un enfant surdoué de 10 ans volontiers



Maria Pourchet

ratiocineur, un appartement parisien donnant sur un immense trou destiné à accueillir bientôt une nouvelle station de métro, et une enquête confiée à Victoria sur la pratique du vélo en ville.

Ce petit monde du dérèglement ordinaire, c'est le nôtre, c'est celui du premier roman de Maria Pourchet, *Avancer*. Et si l'on veut bien considérer que le rire puisse être une courtoisie faite au lecteur pour rendre acceptable la tristesse, alors *Avancer* – qui est ce que l'on a lu de plus drôle depuis les premiers livres d'Eric Laurent – est un grand roman triste. Maria Pourchet, qui s'était fait (un peu) connaître pour ses travaux universitaires sur la représentation du livre à la télévision, nous fait découvrir qu'il y a toujours plus fascinant que la société du spectacle, le spectacle de la société et celui de l'échec de ses enfants.

O. M.

Maria Pourchet

Avancer

GALLIMARD

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 17,90 EUROS ; 240 P.

ISBN : 978-2-07-013712-1

SORTIE : 22 AOÛT



22 AOÛT > ROMAN France

Grand sommeil

Cécile Guilbert raconte avec un lyrisme délicat l'hospitalisation de son mari. Le récit d'un coma artificiel et d'une flamme réelle.



Souvent Cécile Guilbert s'est regimée contre le genre totémique qu'est en littérature française le roman. Label apposé à tout bout de champ à l'autobiographie d'untel, au témoignage d'untelle. Si l'on nuance en parlant d'auto

fiction, on prend toujours le soin de se ranger sous la prestigieuse nomenclature romanesque. L'auteure de nombreux essais, sur Guy Debord, Saint-Simon, Laurence Sterne..., et d'un roman, *Le musée national* (Gallimard, 2000), ne se soucie guère de savoir dans quelle catégorie paraîtra son nouveau livre, *Réanimation*. Elle l'a écrit comme un récit, puisqu'il s'agissait de raconter l'expérience de l'hospitalisation de l'homme qu'elle aime. Mais on est loin du naturalisme plat, cette exhaustivité rébarbative qui croit à l'égalité des faits. Qui dit récit ne tranche rien à la liberté de la langue, à ses réveries, à ses inventions.

Après deux ans de galère pour trouver une maison d'édition qui veuille bien accueillir son projet fou sur Andy Warhol, alliant texte, jeux typographiques et images, Cécile Guilbert voit enfin sortir son « essai graphique ». Son mari, photographe, qui l'a aidé sur la maquette de Wa-



hol spirit (Grasset, 2008), lui, embarque dans une autre galère : la maladie. Le compagnon de vingt ans qui a su être « [son] frère, [son] fils, son père, [son] complice inégalé » a toujours été d'une formidable vitalité, « animé d'une gestuelle si déliée qu'il semble voltiger dans l'espace comme un papillon ivre, un ludion enfourchant l'univers dans sa ruée ». Douleurs à la mâchoire, ganglions gonflés, le médecin de quartier pense à une angine, lui prescrit des anti-inflammatoires, rien de grave. « Blaise n'est pas de ce bois dont on fait les cercueils. » Mais deux jours plus tard, le visage est tout boursoufflé, c'est Elephant Man ! Diagnostic d'une amie médecin : cellulite cervicale, une pathologie rare qui envoie des fusées infectieuses ravageant les chairs du malade. Les tissus du cou sont atteints et bientôt ceux du tho-

rax. Il faut opérer d'urgence. Tout va si vite et si lentement : « *Le réel se percute souvent au ralenti, dans la ouate, comme en rêve.* » Blaise, au sortir du bloc opératoire, est un gisant criblé de tuyaux et de sondes. Ce n'est que le début. Pour stopper la maladie, il faut que le patient soit maintenu dans un coma artificiel afin d'être opéré jusqu'à éradication totale des zones infectées. Cécile Guilbert s'est muée en Pénélope attendant le retour de son Ulysse du pays des morts : mais elle n'a pas le cœur à l'ouvrage. Allers et retours entre chez elle et le service « réa » de l'hôpital Lariboisière, promotion de *Warhol spirit* (où l'éclat de son esprit ne fait que mieux masquer la grisaille de son âme), errance dans une vie sans l'autre et pourtant emplie de sa charnelle mémoire : « *Cette galaxie que j'explore peu à peu, où l'ancienne présence de Blaise ne se manifeste plus qu'en creux, comme si son corps dé-moulé de partout n'habitait plus le mode qu'en négatif.* » Chaque visite au patient endormi est l'occasion pour la narratrice de raconter la peau de l'être aimé, de se réchauffer à la flamme de son souvenir encore vif, de déployer devant ce corps nu une infinie tendresse. *Réanimation* n'est peut-être pas un roman, c'est en tout cas un merveilleux roman d'amour.

S. J. R.

Cécile Guilbert

Réanimation

GRASSET

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 272 P.

ISBN : 978-2-246-74661-4

SORTIE : 22 AOÛT



27 AOÛT > ROMAN France

La mort du loup

Un roman âpre et cru, qui n'a rien à voir avec les fameuses *Brèves de comptoir*.



A 13 ans, Didrie est en pleine crise d'adolescence. Encore impubère, vierge et dépravée, elle est obsédée par le sexe, le sien qui la dégoûte, et celui des hommes qui la répugne encore plus. Dans son collège, où elle fait acte de présence de temps à autre en qua-

trième, les garçons ne pensent qu'à « ça », et il semble que nombre de filles les gratifient de leurs faveurs. Pas Didrie, qui déteste tout le monde et se sent agressée en permanence par la sexualité des autres. Des prédateurs qu'elle voit comme des « loups » et qu'elle voudrait massacrer. Anorexique, paranoïaque, alcoolique adepte d'un *binge drinking* effréné, la gamine-narratrice fait preuve d'une violence verbale à peine croyable et d'une crudité dans ses mots qui va bien au-delà de son âge. Ce n'est pas sa famille, complètement névrosée et dépassée par la situation, qui est en mesure de

l'aider – elle méprise d'ailleurs ses parents et son frère aîné. Ni les profs, à qui elle ne parle pas. Les deux seuls êtres qui trouvent grâce à ses yeux, c'est sa petite sœur et Frankie, son amoureux. Un motard un peu écolo, 18 ans, élève en lycée pro qui rêve de travailler dans les éoliennes. Ils se fréquentent depuis un peu plus d'un mois, mais c'est du sérieux, c'est pour la vie. Frankie, plus mûr, apaise son amie, et ne lui a jamais proposé de rapport sexuel. Juste des flirts un peu poussés. Dans un contexte pareil, on se doute bien qu'il ne peut que se produire une catastrophe. Les ados avec qui Didrie passe son temps en beuveries sont totalement incontrôlables, amoraux, violents, vulgaires, shootés à l'alcool et aux sites porno. C'est là justement qu'un après-midi sinistre, Thibault, le caïd friqué et louche de la bande, se connecte sur un chat où il repère un pédophile potentiel. Plus ou moins contrainte, Didrie, sous le pseudonyme de Sex Toy, accepte de brancher ce type, ce « loup », et de lui fixer un rendez-vous samedi au centre commercial. Dans

son délire mytho, elle laisse entendre que le pervers pourrait être son propre père. C'en est assez pour que la bande décide de lui rendre « justice » et de se venger.

A mille lieues de ces *Brèves de comptoir* qui l'ont rendu célèbre, Jean-Marie Gourio ose un roman cru, âpre, et d'une noirceur absolue. Vraie performance d'écrivain, il se glisse dans la peau, la tête et la souffrance de son héroïne. Quant à l'écriture, presque célinienne parfois, elle constitue aussi un tour de force. *Sex Toy* peut choquer, dérange, interpelle. Même s'il ne se veut pas un document sociologique, le livre pointe du doigt les dérives extrêmes d'une certaine jeunesse livrée à elle-même, sans repères aucuns, en proie à tous les démons et prête au pire. Pour Didrie et ses semblables, *no future* ? J.-C. P.

Jean-Marie Gourio

Sex Toy

JULLIARD

TIRAGE : 7 000 EX. (PROVISIOIRE)

PRIX : 18 EUROS ; 216 P.

ISBN : 978-2-260-02016-5

SORTIE : 27 AOÛT



22 AOÛT > ROMAN Russie

Guère en paix

La vaste saga d'Irina Golovkina sur les vaincus du bolchevisme paraît en français.



Les grands auteurs russes font rarement court. De Tolstoï à Soljenitsyne, au-dessous de 400 pages, vous êtes dans la nouvelle. Irina Golovkina (1904-1989) est de cette trempe. Il lui faut de l'espace, en l'occurrence la ville de Saint-Petersbourg,

pour installer son intrigue, ses personnages et surtout un élément clé du dispositif : l'histoire. Tout le roman s'articule en effet autour de la manière dont celle-ci est vécue lorsqu'on se trouve du mauvais côté, celui des Vaincus. Ceux qui ont perdu, ce sont les aristocrates, laminés par la révolution d'Octobre. Dans ces grandes familles, on parlait français et anglais, on avait de bonnes manières, on possédait le sens du sacrifice, et la patrie relevait forcément de la mystique.

La petite-fille de Rimski-Korsakov a composé sa fresque comme un opéra, comme *Le coq d'or* de son grand-père. Les chapitres, plutôt courts, de l'ordre d'une vingtaine de pages, servent le motif du drame. Ce sont des scènes qui font monter l'intensité, à la manière d'un feuilleton, le tout dans trois grandes parties, trois actes d'une vaste pièce lyrique et politique.

Au cœur de cette saga pétersbourgeoise, le



Irina Golovkina

prince Oleg Dachkov, ancien officier de la garde impériale. On le rencontre dans un hôpital en 1914, on le quitte sur l'échafaud en 1937, en pleine terreur stalinienne. Entre-temps, il s'est caché des bolcheviks, a épousé la belle Assia qui joue si bien du piano. Avec elle il aura deux enfants, la petite Sonetchka et le jeune Slavtchik, qui reprendra peut-être un jour le combat antibolchevique. Tout cela nous est en partie raconté par Ioulia, une jeune femme également amoureuse du beau prince.

Les vaincus fut diffusé en samizdat dans les années 1960. En 1973, Irina Golovkina sauva un exemplaire et le fit placer à la Bibliothèque nationale pour une publication posthume. La re-

vue *Le Contemporain* le publia en feuilleton en 1992. Un éditeur en proposa une version abrégée l'année suivante, et, petit à petit, l'ouvrage s'imposa comme un classique dans la Russie postcommuniste.

Alors oui, il y a des longueurs, comme dans la liturgie orthodoxe. Mais les personnages sont bien là ! Avec leur nation chevillée au corps, avec de curieux rôles secondaires, comme ce philosophe juif qui renie le judaïsme, ces agents de la Guépéou prêts à tout, ces dénonciateurs misérables et ces princes et princesses déchus qui prennent le tramway, se sentent épiés et ne comprennent rien au nouveau monde qui les exclut, les traque et les déporte ; comme s'il n'y avait jamais eu de signes avant-coureurs, comme si la Russie sacrée et éternelle suffisait à leur bonheur perdu.

En traduisant ce livre très autobiographique, les éditions des Syrtes permettent de comprendre l'autre versant de la révolution bolchevique et, par ces destins entrelacés, pourquoi cette « âme russe » continue de s'incarner dans les poèmes d'Alexandre Blok ou d'Anna Akhmatova. LAURENT LEMIRE

Irina Golovkina

Les Vaincus

ÉDITIONS
DES SYRTES

TRADUIT DU RUSSE

PAR XÉNIA YAGELLO

TIRAGE : ND

PRIX : 45 EUROS ; 1 120 P.

ISBN : 978-2-84545-170-4

SORTIE : 22 AOÛT



9 782845 451704

22 AOÛT > ROMAN Grande-Bretagne

Nuits et brouillard

Kalooki nights permet de continuer à découvrir l'œuvre d'Howard Jacobson, traduit pour la première fois en France l'année dernière avec *La question Finkler*, Man Booker Prize 2010.



La découverte littéraire la plus réjouissante de la précédente rentrée étrangère était probablement celle d'un écrivain juif anglais à l'œuvre copieuse, mais curieusement jamais traduite auparavant. Avec *La question Finkler* (Calmann-Lévy, 2011), qui lui avait valu le Man Booker Prize en 2010, les lecteurs français plongeaient dans l'univers à la fois drôle et tragique d'Howard Jacobson. Le revoici avec le tout aussi impressionnant *Kalooki nights*, opus antérieur datant de 2006.

Maxie Glickman est un juif anglais. Dessinateur hétérosexuel, il a parfois gagné sa vie en reproduisant des pages de *Tom of Finland* pour le compte d'un éditeur « pirate et sans vergogne ». Le héros de Jacobson a grandi dans les années 1950 à Crumpsall Park, au nord de Manchester, la ville natale de l'écrivain. Celui qui s'affirme juif « à chaque



Howard Jacobson

putain de minute » a eu un père, Jack, ancien champion de boxe. Nora, sa mère, avait une passion pour le kalooki : une version du rami à laquelle elle jouait inlassablement avec ses amies au salon.

Le jeune Maxie traînait avec ses copains Manny Washinsky et Errol Tobias. Le premier était un juif orthodoxe plutôt bizarre, le second était à la fois le caïd de la rue et le jardinier du quartier. C'est grâce à eux et à un ouvrage de Lord Russell de Liverpool intitulé *Sous le signe de la croix gammée* qu'il eut connaissance de la solution finale et des horreurs de la Shoah, de l'existence d'Hitler et de l'extermination des juifs.

Notre narrateur remonte le cours sinueux de son existence. Il raconte son dépucelage avec Fillie Guttmacher, « une super juive avec des épaules de lutteur, une lèvre supérieure velue et des yeux de Cléopâtre », qui lui a refilé « la chtouille ». Son premier mariage avec Chloë, « une goy blonde et Übermädchen » qui lui avait dit ne pas aimer les juifs et faire pénitence en le fréquentant. Son deuxième mariage avec Zoë, autre goy blonde qui se révélera une « femme qui n'était qu'absence d'humour ». ... Howard Jacobson a du souffle et de la densité. Une manière unique de s'interroger sur ce que l'on doit savoir et ce que l'on peut montrer sur la mémoire juive. *Kalooki nights* bénéficie qui plus est d'un héros inoubliable. L'impayable Maxie Glickman, spécialiste de l'hyperbole dans sa famille, qui n'a pas fait sa barmitsva. Un type pratiquant un métier où l'on aime « les fils rouges » et les « leitmotifs ». Ceux de Jacobson, eux, arrivent à être hilariants et tragiques. AL. F.

Howard Jacobson

Kalooki nights

CALMANN-LÉVY

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR PASCAL LOUBET

TIRAGE : NC

PRIX : 22,50 EUROS ; 496 P.

ISBN : 978-2-7021-4335-3

SORTIE : 22 AOÛT



9 782702 143353

22 AOÛT > ROMAN Etats-Unis

Cartographie des rêves

Prix Pulitzer 2011, *Qu'avons-nous fait de nos rêves ?* de Jennifer Egan s'annonce comme l'un des phares de la rentrée étrangère.



En terminant ébloui ce roman superbe et audacieux, on se demande comment le résumer, tant il scintille de mille feux et possède une construction savante. En 2011, le prestigieux prix Pulitzer a couronné à juste raison *A Visit from the Goon Squad* de Jennifer Egan. Traduit sous le titre français de *Qu'avons-nous fait de nos rêves ?*, il paraît fin août dans « La Cosmopolite » de Stock et s'annonce déjà comme l'un des événements majeurs de la rentrée étrangère. L'Américaine a entrepris ici de croiser les histoires, de varier les époques, de multiplier les personnages.

Voici d'abord Sasha, 35 ans, qui s'approprie des objets qui la tentent. Ce peut être le stylo d'un avocat, le tournevis d'un plombier, les sachets de sels de bain d'une amie ou un portefeuille en cuir vert subtilisé à sa propriétaire dans les toilettes pour dames d'un restaurant, un soir où elle dîne avec un assistant juridique. C'est pathologique, elle le

PIETER M. VAN HATERN/STOCK



sait et tente de se soigner en s'allongeant chez son analyste. Sasha, qui a perdu son père quand elle avait 6 ans et habite au troisième étage d'un immeuble dans le Lower East Side, s'occupe de relations publiques pour des groupes de musique en qui elle croit et écrit des articles dans *Spin* ou *Vibe*. Elle est l'assistante de Bennie Salazar, un producteur de musique qui éparpille des paillettes d'or dans son café, roule dans une Porsche jaune et souffre d'avoir une libido en berne. A la fin des années 1970, Bennie tenait la basse d'une formation punk de San Francisco, les Flaming Dildos. Une époque où ses amis se nommaient Alice et Scotty, Jocelyn ou cette

Rhea qui n'aimait pas ses taches de rousseur. Dans les parages, il y avait aussi Lou. Un producteur culte au charme fou, petit ami de Jocelyn et père de nombreux enfants qu'il avait eu avec des femmes différentes. Ne pas non plus rater Dolly, publicitaire et conseillère en image ; Jules, journaliste et écrivain qui se trouve être le frère de Stephanie, l'ex-épouse de Bennie... Chef d'orchestre accomplie, Jennifer Egan passe de l'un à l'autre avec une même virtuosité, un même art pour installer un climat et une ambiance dont on ne se détache pas. Ses protagonistes nous touchent parce qu'ils regardent le monde dans lequel ils évoluent aller toujours plus vite, alors qu'ils voudraient se poser un peu. Tous ont des secrets, des blessures, des rêves enfouis. Tous luttent comme ils peuvent avec le réel. Le lecteur, lui, les accompagne d'un bout à l'autre du roman et les quitte à regret. Avec la certitude de les garder longtemps en mémoire.

AL. F.

Jennifer Egan
Qu'avons-nous fait de nos rêves ?
STOCK,
« LA COSMOPOLITE »
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR SYLVIE SCHNEITER
TIRAGE : 10 000 EX.
PRIX : 22 EUROS ; 384 P.
ISBN : 978-2-234-07163-6
SORTIE : 22 AOÛT



30 AOÛT > ESSAI France

L'insoutenable lourdeur du monde

Yves Citton propose de réagir à la brutalité du monde en prenant conscience de sa fragilité.



C'était mieux avant la crise, ce sera mieux après ? ! Yves Citton n'est pas d'accord. La crise existe, c'est entendu, mais on lui fait porter un peu plus qu'elle ne peut supporter. Et surtout, elle fait écran à la menace écologique et sociale. Un

vrai problème de civilisation, de mode de vie et de compréhension du monde dans lequel nous vivons. Puisque les problèmes de chacun sont les problèmes de tous – voir la Grèce –, il est grand temps de faire pression. Yves Citton a 50 ans. Il est professeur de littérature française du XVIII^e siècle à l'université de Grenoble-3. Autant dire que la pensée des Lumières ne lui est pas étrangère. Il a d'ailleurs consacré plusieurs ouvrages à ce sujet (*L'envers de la liberté*, Amsterdam, 2006) ainsi qu'à l'histoire de l'économie politique (*L'avenir des humanités*, La Découverte, 2010). Il est par ailleurs membre du comité de rédaction de *Multitudes*, une revue dans laquelle il a traité la plupart des thèmes développés ici. C'est donc à la fois comme analyste avisé du



passé et comme citoyen qu'il nous invite à *Renverser l'insoutenable*. Dans cet essai écrit d'une plume vive et enthousiaste, il débusque cinq formes d'insoutenable : l'écologique, le psychique, l'éthique, le politique et le médiatique. « Nous avons plus de richesses qu'il n'en faut pour assurer à chacun une vie épanouissante à la surface de cette planète ; nous n'avons pas développé les langages ni les interfaces qui nous permettraient de traduire cette abondance de ressources en modes de collaboration satisfaisants. » Pour cet optimiste – enfin ! –, la politique du pire n'est pas inéluctable. Contre la dictature

des marchés, les inégalités sociales, les crises démocratiques, les catastrophes environnementales, des solutions existent. Elles passent toute par une sorte de pause dans la fuite en avant. Au-delà de la rhétorique, Yves Citton veut nous ramener sur le chemin de la réalité. Nous dessiller les yeux face au marasme qui nous empêche de voir derrière, c'est-à-dire ce qu'il y a après. « C'est l'absolue banalité de ces remarques, répétées aujourd'hui de toutes parts, qui me semble offrir une raison d'espérer. » Dans ce livre roboratif aux références multiples – Levinas, Guattari, Agamben... –, Yves Citton envisage moins de fournir aux lecteurs une boîte à outils conceptuels qu'une mise à plat, une prise de conscience qui doit entraîner une réaction. « On ne tiendra pas rigueur à Camus d'avoir voulu imaginer Sisyphe heureux, mais on préférera lui montrer qu'il a déjà dans ses poches tout ce qu'il lui faut pour caler sa salopette de rocher. » Ce sont ces petits cailloux qu'Yves Citton nous propose de sortir de nos poches. Cela s'appelle la politique. L.L.

Yves Citton
Renverser l'insoutenable
SEUIL
TIRAGE : 4 000 EX.
PRIX : 17 EUROS ; 288 P.
ISBN : 978-2-02-108130-5
SORTIE : 30 AOÛT

